



Enseignement à distance
76-78 rue Saint-Lazare
75009 Paris

COURS EXERCICES DEVOIRS

1^{er} TRIMESTRE

Classe de

5^{ème}

FRANCAIS



FRANÇAIS

Classe de 5^{ème}

1^{ère} SERIE

L'EAU

PREMIERE LEÇON :

Textes de lecture

- Un fameux 400 mètres (G. Magnane)
- Le vieux pêcheur (E. Hemingway)
- L'appel de la rivière (H. Bosco)
- Textes de poésie

DEUXIEME LEÇON :

Lecture expliquée

- Demain, dès l'aube (V. Hugo)

TROISIEME LEÇON :

Récitation

- Demain, dès l'aube (V. Hugo)

QUATRIEME LEÇON :

Travail du style

- Construction de la phrase
- Ordre des mots dans la proposition
- L'ordre dans la phrase



Extrait de cours - Français - Cinquième



PREMIERE LEÇON

TEXTES DE LECTURE

I - L'eau et le sport

Un fameux 400 mètres

SITUATION DU PASSAGE

Morat, qui dispute une compétition de 400 mètres nage libre, prend généralement de mauvais départs. Cette fois-ci, au contraire, son plongeon est réussi et il se retrouve en tête. Persuadé qu'il a manqué son départ et qu'il a, une fois de plus, perdu toute chance, il entend son entraîneur lui hurler des encouragements alors qu'il s'était déjà arrêté.

Morat, tout surpris de voir les autres nageurs à sa hauteur, repartit aussitôt. Il avait perdu tout son élan, mais maintenant il était calme. Deux lignes d'eau à sa gauche, il reconnut les soubresauts excessifs et le mouvement de bras trop fermé, en coup d'éventail, de Trévoux⁽¹⁾. Il était devant lui, celui-là ! Ah ! Non, tout de même. La première place était perdue, sans doute, mais il voulait prendre au moins une bonne longueur de piscine à Trévoux. Il se mit à nager tranquillement, et prit si bien le second virage que Ribaraud⁽²⁾ écarta les bras et se mit à danser sur place. Trévoux eut bientôt disparu tout à fait, puis d'autres. Morat nageait sans effort, comme s'il se fût promené. Tout à coup, à un virage, il vit émerger la courte tignasse hirsute de Palmaro⁽³⁾. Comment ! c'était donc si facile de le rattraper, ce monstre farouche, vainqueur de toutes les rencontres. Morat exulta. Il lui semblait que toutes les divinités marines le portaient comme par miracle vers la victoire.

Pendant une demi-minute, il se crut invincible, et il lui sembla que l'arrivée était toute proche. Mais un cadet vint lui crier :

« 220 mètres ! »

Tiens ! Il n'avait donc fait qu'un peu plus de la moitié du parcours. Aucune importance. Il se sentait capable de tenir son allure sur 1 000 mètres... Il chercha Palmaro à côté de lui et ne vit rien. Enfonçant un peu plus la tête, il le chercha en arrière et ne le vit pas. Il fallut bien le chercher en avant. Le gorille avait déjà une avance d'environ 10 mètres ! Morat partit à fond. Ses jambes se refermaient avec une précision de mécanique, ses bras et ses larges mains rejetaient en arrière des masses d'eau toujours plus grandes. Et la tête noire de Palmaro devenait pourtant de plus en plus lointaine. Alors Morat se rendit compte en regardant la ligne d'eau la plus proche, qu'il avançait de moins en moins. L'impression de puissance qu'il avait tout à l'heure n'était autre que l'ivresse malsaine qui précède souvent le terrible « coup de pompe ». Son corps continuait à se mouvoir comme une machine indépendante. Impossible d'augmenter l'allure. Morat grimaçait, pleurait de rage. Sa lucidité était entière. Il prenait le temps de s'injurier ; cherchait à se stimuler, murmurait : « Hélène ! Hélène est là ! Elle te voit... » En vain. Le souvenir du regard féroce que lui avait lancé Palmaro arriva à son tour, précis, intolérable. Rien à faire. Les muscles n'obéissaient pas. Et puis, tout d'un coup, l'espèce de filet où ses membres semblaient enveloppés se déchira. Il put se déchaîner, donner toute sa force. C'était la lutte profonde, décisive, qui commençait, où s'affrontent, non plus les hommes habiles ou entraînés, mais les mâles rués, qui jettent dans la bagarre toutes les réserves de leur énergie vitale, de leur sang. Morat, maintenant, nageait sans pensée, sans volonté, sans règle. Il ne savait pas quel mouvement son corps faisait ; il ne savait pas comment il respirait. Rien n'existait que le bruit de forge de ses tempes, l'approche périodique de cette paroi grise qu'il fallait saisir pour prendre appui et s'élancer encore, de tout son être. Il lui semblait que la course durait depuis longtemps, qu'elle ne finirait pas... Tout à coup, au moment où il saisissait l'arête grise d'où il allait s'élancer encore, un vacarme éclata qui le fit s'arrêter. On l'applaudissait, il avait gagné. « D'un mètre à peine », disait Ribaraud, congestionné de joie, mais c'était très bien. C'était donc fini ? C'était tout ?

Georges Magnane, *L'Épée du Roi*

Notes

lignes d'eau : Le bassin est divisé en six "couloirs" dans lesquels, les nageurs sont obligés de demeurer du début à la fin de l'épreuve.

cadet : Il s'agit d'un jeune licencié de son club.

(1) Nom de concurrents de Morat.

(2) Nom de son entraîneur.

Exercice 1

1. Pourriez-vous donner un autre titre à ce passage ?

2. Expliquez les expressions :

« Son corps continuait à se mouvoir comme une machine indépendante. »
et « L'approche périodique de cette paroi grise ».

II - L'eau et la pêche

Le vieux pêcheur

SITUATION DU PASSAGE

Santiago est un vieux pêcheur cubain qui n'a rien pris depuis près de trois mois. Fatigué, amaigri, affamé, il tente presque chaque jour de prendre sa revanche. Or, voici qu'une grosse pièce a mordu.

Des herbes jaunes s'étaient accrochées à la ligne, mais le vieux savait que c'était autant de poids supplémentaire que le poisson avait à remorquer, et il en était ravi. C'était cette herbe jaune du Gulf Stream⁽¹⁾ qui avait produit tant de phosphorescence⁽²⁾ au cours de la nuit.

- Poisson, dit-il, je t'aime bien. Et je te respecte. Je te respecte beaucoup. Mais j'aurai ta peau avant la fin de la journée. Que je dis, pensa-t-il.

Un oiseau de petite taille, venant du nord, se dirigea vers la barque. C'était une sorte de fauvette qui volait très bas. Le vieux se rendit compte que la pauvrette était à bout de forces.

L'oiseau s'abattit à l'arrière de la barque. Après quelque repos il se mit à voler autour de la tête du vieux, puis se posa sur la ligne où il se sentait plus à l'aise.

- Quel âge que t'as ? demanda le vieil homme à l'oiseau. C'est-y ta première traversée ?

Pendant qu'il parlait, l'oiseau le regardait. Il était si las, le petit oiseau, qu'il ne prit même pas la peine de tâter son perchoir; au moment où ses pattes minces s'agrippèrent au fil, il tituba.

C'est du solide, lui dit le vieux. Trop solide même, que je dirais. Tu devrais pas être fatigué comme ça après une nuit de rien du tout, sans vent. Alors quoi ? Y a plus d'oiseaux ? (...)



Comme il discourait de la sorte, le poisson fit une brusque embardée⁽³⁾ qui précipita le vieil homme à plat ventre sur l'appontement⁽⁴⁾ et l'aurait emporté par-dessus bord s'il ne s'était cramponné et n'avait donné un peu de ligne⁽⁵⁾.

La secousse avait fait envoler l'oiseau. Le vieux ne l'avait même pas vu partir. Il palpa la ligne soigneusement, et s'aperçut que sa main droite était tout ensanglantée.

- Ça veut dire que quelque chose l'a blessée, dit-il.

Il tira sur la ligne pour voir s'il ne pouvait pas faire tourner le poisson. Mais dès qu'il eut atteint l'extrême limite de la tension, il n'insista pas et s'arc-bouta pour résister à la violence de la propulsion⁽⁶⁾.

- Tu commences à en avoir ta claque, poisson, dit-il. Et moi alors, bon sang qu'est-ce que je dirais !

Du regard, il chercha l'oiseau. Il aimait bien sa société. Mais l'oiseau était parti.

« T'es pas resté bien longtemps, pensa l'homme. T'as eu tort, parce que, d'ici à la côte, c'est le plus dur. Comment que j'ai fait mon compte pour me laisser esquinter la main comme ça ? Parole, alors, je deviens idiot ! Ou alors, c'est que je regardais ce petit oiseau et que je pensais à lui. A partir de maintenant je penserai plus qu'à mon travail et puis faudra que je mange... pour pas tomber en faiblesse. »

Ernest Hemingway, *Le Vieil Homme et la Mer*

Notes

(1) Courant chaud qui sort du golfe du Mexique, au sud de la Floride, et remonte vers le nord jusqu'à Terre-Neuve.

(2) Propriété qu'ont certains corps d'émettre de la lumière dans l'obscurité.

(3) Ecart brusque qui fait changer la barque de direction.

(4) Il s'agit ici d'une partie de bateau que l'on peut appeler aussi le pont.

(5) S'il n'avait donné un peu de mou, s'il n'avait relâché un peu de fil.

(6) Fait d'être poussé en avant.

III - L'eau et ses mystères

L'appel de la rivière

SITUATION DU PASSAGE

Les odeurs printanières, la légèreté de l'air, tout attire Pascalet vers la nature, vers la rivière. Or il s'attache bien des mystères autour de celle-ci et les parents de l'enfant lui ont interdit de s'y rendre. Pourtant, un jour...

Les petits chemins m'attiraient sournoisement. « Viens ! que t'importent quelques pas de plus ? Le premier tournant n'est pas loin. Tu t'arrêteras devant l'aubépine. » Ces appels me faisaient perdre la tête. Une fois lancé sur ces sentes qui serpentaient entre deux haies chargées d'oiseaux et de baies bleues, pouvais-je m'arrêter ?



Plus j'allais et plus j'étais pris par la puissance du chemin. A mesure que j'avançais, il devenait sauvage.

Les cultures disparaissaient, le terrain se faisait plus gras, et ça et là poussaient de longues herbes grises ou de petits saules. L'air, par bouffées, sentait la vase humide.

Tout à coup devant moi se leva une digue. C'était un haut remblai de terre couronné de peupliers. Je la gravis et je découvris la rivière.

Elle était large et coulait vers l'ouest. Gonflées par la fonte des neiges, ses eaux puissantes descendaient en entraînant des arbres. Elles étaient lourdes et grises et parfois sans raison de grands tourbillons s'y formaient qui engloutissaient une épave, arrachée en amont. Quand elles rencontraient un obstacle à leur course, elles grondaient. Sur cinq cents mètres de largeur, leur masse énorme, d'un seul bloc, s'avançait vers la rive. Au milieu, un courant plus sauvage glissait, visible à une crête sombre qui tranchait le limon des eaux. Et il me parut si terrible que je frissonnai.

En aval, divisant le flot, s'élevait une île. Des berges abruptes couvertes de saulaies épaisses en rendaient l'approche difficile. C'était une île vaste où poussaient en abondance des bouleaux et des peupliers. A sa pointe venaient s'échouer les troncs d'arbres que la rivière charriait.

Quand je ramenai mes regards vers le rivage, je m'aperçus que, juste à mes pieds, sous la digue, une petite anse abritait une plage de sable fin. Là les eaux s'apaisaient. C'était un point mort. J'y descendis. Des troènes, des osiers géants et des aulnes glauques formaient une voûte au-dessus de ce refuge.

Dans la pénombre mille insectes bourdonnaient.

Sur le sable on voyait des traces de pieds nus. Elles s'en allaient de l'eau vers la digue. Les empreintes étaient larges, puissantes. Elles avaient une allure animale. J'eus peur. Le lieu était solitaire, sauvage. On entendait gronder les eaux. Qui hantait cette anse cachée, cette plage secrète ?

H. Bosco, *L'enfant et la rivière*

Exercice 2

Montrez, à l'aide du vocabulaire et des expressions employées, comment Pascalet est passé de l'excitation joyeuse à l'angoisse.

IV - L'eau et la poésie

« O Lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants côteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux ! »

Lamartine, *Le Lac*



« Il n'est qu'un fleuve, un seul,
Qui mêle au déploiement de ses méandres
Mieux que de la splendeur et de la cruauté,
Et celui-là se voue aux peuples, aux cités
Où vit, travaille et se redresse encor, la Flandre !

Tu es doux ou rugueux, paisible ou arrogant
Escaut des Nordes - vagues pâles et verts rivages -
Route du vent et du soleil, cirque sauvage
Où se cabre l'étalon noir des ouragans... »

Verhaeren, *L'Escaut*

« Que m'importent le jet, la gerbe et la cascade

...

Pourvu que, faible, basse, et dans l'ombre incertaine,
Du fond d'un vert bosquet, qu'elle a pris pour tombeau,
J'entende longuement ta dernière fontaine,
O Versailles, pleurer sur toi, Cité des Eaux ! »

Henri de Régnier

« Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeure aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas. »

Charles Péguy, *Adieu à la Meuse*

« J'ai bu des eaux presque couché sur la rive
Des ruisseaux où j'aurais voulu me baigner,
Les deux bras nus plongeant dans l'eau vive
Jusqu'au fond, où l'on voit les cailloux blancs s'agiter. »

André Gide, *Ronde de mes soifs étanchées*



DEUXIEME LEÇON

LECTURE EXPLIQUEE

Demain, dès l'aube

AVANT-PROPOS

Ce poème a été écrit par Victor Hugo, le 4 octobre 1847, mais il est daté du 3 septembre, veille du quatrième anniversaire de la mort de sa fille Léopoldine qui s'est noyée dans la Seine. Il a déjà évoqué son souvenir et chanté sa douleur dans « O Souvenirs ! » et « A Villequier ». Ce poème, le plus simple, le plus humble de tous, parle du rendez-vous qu'il a fidèlement avec sa chère disparue dans un petit cimetière au-dessus de la Seine.

- 1 Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
- 2 Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
- 3 J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
- 4 Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

- 5 Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
- 6 Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
- 7 Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
- 8 Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

- 9 Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe
- 10 Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
- 11 Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
- 12 Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Exercice 3

1. Que pensez-vous du rythme de la première strophe ? Que traduit-il chez le poète ?
2. Pourquoi le poète dit-il : « J'irai par la forêt, j'irai par la montagne » ? Que veut-il montrer ?
3. Quelle impression produit le rythme des vers 7 et 8 ?
4. Comment comprenez-vous l'expression « sans rien voir au dehors » ?
5. Expliquez l'image : « l'or du soir qui tombe ». De quoi s'agit-il ? Pourquoi Victor Hugo a-t-il employé cette expression plutôt que le nom tout simple qu'elle remplace ?
6. Pour quelle raison le poète affirme-t-il qu'il ne regardera
« ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur » ?
7. Que pensez-vous de l'offrande finale ? Le bouquet est-il recherché ? De quoi est-il composé ? Pourquoi ?
8. Quels sentiments éprouvez-vous à la lecture de ce poème ? Vous touche-t-il ou vous laisse-t-il indifférent ? Donnez vos raisons.



TROISIEME LEÇON

TEXTE DE RECITATION

A ETUDIER :

« Demain, dès l'aube... » (Victor Hugo)

QUATRIEME LEÇON

CONSEILS POUR LE STYLE

I - Construction de la phrase

« La construction des phrases est le secret de l'art d'écrire ».

La phrase étant presque toujours un assemblage de propositions, nous étudierons :

- l'ordre des mots dans la proposition,
- l'ordre des propositions dans la phrase.

II - Ordre des mots dans la proposition

1. La logique invite à suivre le développement naturel de la pensée, et à disposer les mots selon l'ordre rigoureux : sujet, verbe, attribut, complément du verbe (direct, indirect, circonstanciel).

Exemple : J'ai vu chanter un rossignol sous la lune. (Colette)

2. La variété est cependant nécessaire pour éviter la monotonie. C'est par la variété qu'on peut rechercher :

- a) la clarté, la construction logique amenant parfois une équivoque.

Exemple :

au lieu d'écrire : Le vieillard arrêta cet enfant déchaîné par la douceur.

on écrira : Le vieillard arrêta, par la douceur, cet enfant déchaîné.

- b) le rythme, il faut éviter l'élément trop court en fin de phrase.

Exemple (observez l'harmonie obtenue par le renversement de l'ordre logique) :

« Les rames claires fauchent en mesure la plaine lourde des vagues. » (Suarès)



c) le relief, l'auteur met en premier plan l'élément qu'il veut mettre en valeur,

Exemple : « *De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.* » (Racine)

d) l'équilibre, c'est-à-dire une proportion dans les éléments et leur répartition ; il convient de donner à la phrase une certaine symétrie qui établisse une sorte de balancement harmonieux.

III - Ordre des mots dans la phrase

La logique impose un ordre rigoureux calqué sur le développement de la pensée :

a) La principale est suivie des subordonnées;

Exemple : « *La fenêtre était ouverte, de sorte que le vent dispersa dans la chambre les feuilles du manuscrit* » (Diderot)

b) Pourtant la subordonnée relative suit toujours le nom qui la complète et peut se trouver à l'intérieur de la principale.

Exemple : « *La forêt, qui gémit, pleure sur la bruyère* » (Musset)

c) Mais cet ordre est fréquemment brisé selon que l'attention doit être attirée sur tel ou tel membre de phrase (construction de relief) ou par souci de clarté.

Voici une série d'exemples qui vous permettront de comprendre la variété dans l'ordre des propositions :

« *D'un amandier où il grignote, un écureuil, qui m'a vu, s'évade.* » (M. Barrés)

« *Chaque année, durant une semaine environ, a lieu à Versailles une fête silencieuse et magnifique.* » (H. de Régnier)

« *Sous le soleil, tout se pâmait.* » (Gide)

« *De la petite table où j'écris, par un coin de rideau levé, je vois, dans le jardin de mon voisin, un grand arbre, grave et patient sous la neige.* » (M. Barrés)

Exercice 4

Reprenez les phrases suivantes et transcrivez-les plus élégamment :

Je prenais alors un petit sentier dans le maquis grimpant à pic au-dessus de la mer.

Les lames font comme des coups de canon, à la pointe de l'île, sur les brisants.

Fuseline, la petite fouine à la robe gris brun était venue chercher sa pâture, comme à l'ordinaire, ce jour-là, vers le village.

Un grand feu d'ajoncs éclairait un cercle de figures naïves et bienveillantes de ses reflets.

On distinguait, sous la brume transparente, des villes, des villages, des bois...

Elle (la fouine) l'a regardé d'un bord du ravin à l'autre, par-dessus le ruisseau, se glisser avant le jour, dans son arbre.

Il s'en allait sur sa mule, dès les premiers beaux jours, le long des petits chemins, au bord des blés verdissants.

Pierre plongeait dans la rivière le large filet, debout, à l'avant.

Le pollen des conifères sortit comme une fumée d'or des branches.